

Sauvé Par Les Livres

I

Quand j'arrivai à Rhodes par ferry, après une nuit de mauvais sommeil sur le pont, faute d'argent pour me payer une cabine, j'eus l'impression d'étouffer. C'était à la mi-septembre, il faisait encore très chaud et la foule était comme un bloc compact dans une procession dont le but paraissait moins de visiter la ville, que de faire du lèche-vitrine le long des échoppes standardisées. Dans *Socratou odos*, la rue principale, impossible de marcher à son propre rythme ; c'est le flux des touristes qui impose le sien. De part et d'autre de la rue les commerçants proposent les mêmes produits que tout autre lieu touristique. Produits fabriqués en Chine. Produits de mauvaise qualité, et souvent de mauvais goût, comme ces porte-clefs ithyphalliques qui font florès. Quel contraste avec la beauté de la cité antique, les pierres magnifiques de ses vieux palais et les rues pavées, protégés par les formidables remparts qui lui permirent de supporter des sièges sans tomber jamais et qui restent dans un état proche de ce qu'il fut.

Très vite, instinctivement je m'enfonçai dans les vieilles rues de Rhodes, où je me sentis respirer de nouveau, et chemin faisant, je me rendis compte qu'une anagramme de Rhodes, la prédestinait aux invasions, non plus des Sarrasins auxquels elle résista si bien, mais des *hordes* de touristes auxquelles nulle cité antique de par le monde ne peut de nos jours résister.

Là, dans les vieilles rues étroites, les maisons de pierre sont anciennes. Le pavage est fait de petits galets, peu agréables aux pieds si vous êtes chaussé de sandales, mais d'un charme fou du point de vue esthétique. Ces *calades* forment parfois des motifs élaborés et donnent aux rues un air minéral. Entre les maisons qui se font face, des arcatures servent à fortifier les murs. Elles ajoutent un élément esthétique au charme de l'ensemble même si leur vocation d'étayage est purement utilitaire.

Mais mieux encore, c'est à la nuit tombée qu'opère profondément la magie. Des lampadaires anciens, discrets, d'une lumière jaune et douce, contribuent à donner aux rues un air moyenâgeux. Bien sûr ce n'est qu'une illusion mais il est merveilleux de se projeter dans d'autres temps, d'autres vies que les nôtres. L'illusion est d'autant plus forte que les siècles ont modifié les lieux et que ce que l'on voit aujourd'hui, est une accumulation d'éléments architecturaux d'époques postérieures, qui n'ont plus grand-chose de réellement moyenâgeux, mais qui évoquent les temps anciens de manière suffisamment riche pour nourrir notre imagination.

Je suis resté à Rhodes pendant dix jours qui m'ont permis de parcourir de long en large ces rues et de n'emprunter les rues touristiques qu'en cas de nécessité.

Chaque passage aux mêmes endroits prenait une dimension différente. On ne peut tout voir à la fois. On ne peut d'un seul regard embrasser toute une rue, tout un paysage. Notre perception est sélective, et notre mémoire ne retient qu'une partie de ce qui se présente à notre vue. D'ailleurs, avez-vous remarqué un phénomène étonnant : quand on parcourt un chemin dans un sens et, qu'après demi-tour on le parcourt en sens inverse, on découvre nombre de détails qui nous avaient échappé. C'est ainsi que j'aimais, durant mon séjour parcourir ces rues d'allure antique à la nuit tombée. Peu de passants, quelques promeneurs échappés de la nuée touristique, des chats en grand nombre qui ne semblent loger nulle part mais que tout le monde nourrit et quelques chiens nonchalants qui vivent en bonne entente avec les félins. Il y a tous les soirs des habitants assis devant eux, buvant du raki, fumant et papotant ou jouant au Tavli, version grecque du Backgammon, ou plus rarement aux Échecs.

Ma pratique du Grec était assez balbutiante et il ne m'était pas facile d'entreprendre des discussions avec les habitants. Comme je saluais souvent les mêmes personnes, les visages me furent rapidement familiers mais, les échanges n'allaien pas plus loin que des *bonjour* ou *bonsoir*.

II

Un soir, pourtant, un vieil homme qui faisait une partie d'Echecs avec un ami devant une librairie encore ouverte, me héla en Français après que je les eus salué d'un *geia sou* - salut. Il se trouve que j'ai beaucoup pratiqué ce jeu et que j'avais atteint dans le passé un bon niveau. Je l'ai perdu mais il suffit d'une partie pour vous remettre dans le bain. Le joueur d'Echecs me demanda dans un Français presque sans accent si je savais jouer. Je répondis que oui et lui demandais comment il me savait Français. Ça le fit rire. Il me répondit que l'accent français est repérable entre mille même en Anglais. Je ris à mon tour et changeant de sujet, l'informai qu'il allait droit à l'échec et mat. Profitant que son partenaire ne comprenait pas le Français, il me demanda des conseils et j'échafaudai un *mat* en quatre coups. L'autre nous quitta écœuré et le gagnant se mit à rire à gorge déployée. « Ne t'inquiète pas pour lui, me dit-il, en général c'est lui qui gagne et, demain il gagnera de nouveau. L'honneur sera sauf. Chez nous, on n'aime pas perdre ».

Il s'appelait Matteo, avait vécu jusqu'à l'âge de 22 ans à Venise. Il possédait la double nationalité italienne et grecque. Comme je lui demandai ce qui l'avait conduit à Rhodes, il me répondit que c'était une longue histoire et que, si je voulais bien, il aurait plaisir à me la raconter. Je répondis évidemment oui.

D'accord, dit-il, mais d'abord l'apéritif. Il me fit choisir : Ouzo ou Raki ? Je n'aime ni l'un ni l'autre mais optai pour l'Ouzo, sorte de Pastis, moins fort quand on le noie avec de l'eau. L'eau de vie de Raki est trop forte à mon goût et parfois proche de l'alcool à brûler.

C'est avec un grand plateau qu'il revint. Outre les verres et les boissons, il y avait un mezzé de six coupelles garnies,. Des tomates, des olives, de la féta, du houmous à base de fèves, du tzatziki, des kritsinia (cousins des gressini italiens) aux graines et du tarama (fait maison, souligna-t-il). Les Grecs sont très hospitaliers et apprécient de prendre le temps du mezzé en partageant et discutant. C'est un art de vivre simple et raffiné tout à la fois.

Matteo avait étudié le Français durant ses études et surtout lisait beaucoup de romans. Il me cita en vrac Les Misérables, La Chartreuse de Parme, Le Père Goriot et me récita deux fables de La Fontaine. D'abord l'incontournable Cigale et la Fourmi, et plus inattendu, Le Philosophe Scythe, plus compliquée, mais qui se passe en Grèce. Pour couronner le tout, il avait obtenu une bourse d'études à l'École du Louvre.

Le temps se rafraîchissant et la nuit tombant, nous rentrâmes dans sa librairie. A 89 ans, encore très actif, le vieillard était encore libraire. Son magasin contenait des ouvrages dans la plupart des langues européennes et beaucoup de superbes

et anciennes reliures. Nous nous installâmes au fond, dans le coin-salon aménagé à l'orientale : tapis persan, plateau de cuivre ouvragé sur un trépied en guise de table basse, banquettes et coussins le long des murs.

Avant de reprendre mon récit, dit-il, il me faut te demander si tu sais ce que fut La Grande Catastrophe. Je lui répondis par la négative. La Grande Catastrophe m'expliqua-t-il, désigne la perte de territoires grecs durant la guerre d'indépendance turque en 1922, particulièrement Smyrne, qui s'appelle aujourd'hui Izmir. Les batailles contre l'armée de Mustapha Kémal furent sanglantes. Des réfugiés grecs affluèrent par centaines de milliers.

Voilà dit-il pour La Grande Catastrophe et il poursuivit son récit: un libraire grec de 50 ans, érudit au magnifique prénom de Xénophon, natif de Smyrne, reconnu comme expert bibliophile de Venise à Alexandrie, avait autant d'amis grecs que turcs. Il tenait une très réputée librairie spécialisée dans les ouvrages anciens et possédait des ouvrages antiques d'une valeur inestimable. Il avait fait fortune en procurant à des lettrés grecs, turcs, égyptiens ou italiens des ouvrages rares. Mais dans la guerre il n'y a plus que deux camps et le sien était grec. Sa librairie fut incendiée, sa femme violée sous ses yeux et jetée dans le brasier. Il n'eut la vie sauve que grâce à un officier lettré qui lui vola une bible du XII ème siècle en lui disant : c'est à ce livre que tu dois la vie. Il réussit à sauver quelques ouvrages et s'enfuit à Rhodes sur le bateau d'un ami pêcheur.

Il se faisait tard. Je lui proposai de l'inviter au restaurant poursuivre son récit le lendemain soir. OK me dit-il mais à condition que ce soit moi qui t'invite chez mon ami et bibliophile client, Zorbas.

III

Le restaurant était vraiment charmant. C'était une demeure ancienne aux murs en pierre de taille. Zorbas s'affairait devant la cheminée pour préparer de somptueuses grillades. La taverne était sobre mais respirait la convivialité. Les chaises et les tables bleu clair, couvertes de nappes blanches éclatantes, lui donnaient un air lumineux, ensoleillé. Zorbas nous avait préparé deux plateaux de grillades : souvlakis de porc et d'agneau pour la viande, pieuvre et daurades pour les poissons. Le tout était accompagné de Tzatziki et d'un gratin de courgettes et de tomates. Zorbas vint boire avec nous un verre de vin rouge qu'il venait de déboucher, vin crétois de grande réputation en Grèce, du Toplou de vingt ans d'âge, du nom d'un monastère dont les moines élaborent ce vin bio très agréable.

Matteo reprit son récit : Xénophon ne se remit jamais de la mort atroce de sa femme Il ne dormait pratiquement plus mais sa passion des livres le maintint en vie. Il considérait les livres comme des amis toujours présents pour l'aider à supporter les fantômes de Smyrne qui hantaient ses insomnies. Il s'installa de nouveau comme libraire et conquit en quelques années une nouvelle clientèle. Sa force résidait dans le réseau de relations qu'il avait su constituer en voyageant et notamment à Venise où il avait aidé Aristote, un ami de Smyrne à s'établir comme libraire avant La Grande Catastrophe. Le métier à cette époque, ne consistait pas seulement comme aujourd'hui à vendre des livres. Il fallait évaluer et acheter des bibliothèques entières détenues par des familles généralement aristocratiques à l'occasion de successions. L'érudition était indispensable mais pas suffisante. Xénophon était un redoutable commerçant. Il savait vendre mais surtout acheter. Principe simple et de tout temps : acheter le moins cher possible ; revendre le plus cher possible.

Zorbas nous quitta pour aller s'occuper de clients qui rentraient et nous marquâmes une pause pour manger. Mais Matteo reprit très vite son récit en me disant : bois et mange mon ami, moi je parle et toi tu écoutes en mangeant. Tu verras combien l'histoire de Xénophon est magnifique. Il reprit donc : en 1952 Xénophon reçut d'Aristote, chez qui je faisais mon apprentissage de libraire, une courte lettre accompagné de billets de bateau pour Venise, via la Crète et Corfou, aller-retour. Mon Maître avait besoin de son aide pour une évaluation savante de la bibliothèque du Comte Flavio Balestrazzi, alors encore propriétaire du célèbre palais *La Ca Meravigliosa*, revendu depuis, sur le Grand Canal de la

Sérénissime. Les retrouvailles furent magnifiques. Les deux octogénaires étaient comme des frères. Depuis peu stagiaire chez le vieux vénitien,, encore très jeune, malgré mes études, je n'avais jamais vu de vieillards aussi truculents (sic) . Nous nous rendîmes tous trois chez le Comte Balestrazzi pour l'évaluation.

Imagine mon excitation, dit Matteo en s'accordant une goulée de vin. Une riche bibliothèque connue et réputée de toute l'Italie et au delà pour les érudits de l'Europe entière. Il avala trois souvlakis coup sur coup et reprit : le comte n'avait plus les moyens d'entretenir son palais au bord du grand canal. Il lui fallait céder sa collection de livres anciens. Mes Maîtres furent éblouis par la richesse exceptionnelle des ouvrages en nombre et en qualité. Il y avait des ouvrages rares dont des bibles enluminées du moyen âge, des manuscrits calligraphiés avec des fermoirs en or et, certains, incrustés de pierres précieuses. Pour moi qui venais à 22 ans de terminer mes études en histoire de l'art et qui voulais me spécialiser dans les livres anciens, c'était une féerie. Jamais je n'aurais pu imaginer une telle beauté. Mes Maîtres prenaient chaque livre avec un soin infini. Ils m'apprirent à le faire, comment enfiler des gants de coton blanc désinfectés dans une solution appropriée. Mais on ne peut jamais prendre toutes les précautions. Les vieux papiers sont sensibles à toutes sortes de moisissures, ou à la sudation des doigts et cela en fonction de leur ancienneté et de leur composition chimique. Je fus autorisé à manipuler quelques ouvrages sous les yeux attentifs.

Tu ne peux pas savoir, commenta de nouveau Matteo en reprenant un peu de vin et cette fois de la pieuvre grillée, à quel événement exceptionnel je prenais conscience non seulement d'assister mais de participer. Puis reprenant : l'expertise dura plus d'un mois. Nous nous enfermions dans la bibliothèque. Notre travail commençait dès 7 heures du matin et se terminait tard dans la nuit mais jamais je ne m'ennuyais. Mon rôle consistait à photographier les ouvrages, les répertorier et noter les premières estimations des experts. Les deux hommes étaient parfois en désaccord et se chamaillaient comme des enfants. J'avais alors l'impression d'assister à une controverse théologique tant les arguments étaient savants autant que de mauvaise foi et purement polémiques, parfois destinées à ne pas perdre la face. C'était drôle ces deux octogénaires qui se disputaient et finissaient par en rire. C'était très émouvant. Ils rendirent leur rapport d'expertise au Comte un mois et demi après le début de nos travaux. Il était accompagné d'une offre d'achat. J'appris durant ce temps bien plus que les

rudiments du métier. Mes Maîtres me firent un vrai cadeau en m'acceptant dans ce sanctuaire savant. Quand je réalise de nos jours une expertise, ce qui est de plus en plus rare et ne porte plus sur des bibliothèques d'une telle richesse historique et bibliographique, je revis des moments entiers de ces jours extraordinaires.

Balestrazzi accepta l'offre sans discuter. Dès lors il fallut mettre en caisse et déménager les ouvrages. C'est à moi qu'échut ce travail de manutention. Xénophon resta encore quelques jours. Les deux libraires supervisèrent mon travail au début puis me laissèrent en continuer seul après m'avoir fait d'ultimes recommandations. Aristote avait loué un entrepôt sécurisé pour recueillir les précieuses caisses. Les deux hommes avaient envoyé des lettres à leurs clients dont des musées internationaux, avec le catalogue de vente que fit imprimer Aristote. Xénophon nous quitta. Les deux hommes s'étreignirent et plaisantèrent sur leur peu de chance de se revoir étant donné leur âge. Derrière l'humour, je perçus la tristesse de Xénophon et promis de lui rendre visite.

Je fis appel à un déménageur et à son bateau, un *bragozzo*. C'est un type de bateau à fond plat, autrefois utilisé pour la pêche dans la Lagune. Aujourd'hui on en trouve encore, ce sont les camionnettes de Venise, très adaptées aux canaux peu profonds. Le travail fut long et fastidieux mais me réserva une grande surprise.

Matteo avait un talent de conteur, il ménageait le suspense. Peux-tu imaginer, mon ami, ce que j'ai découvert ? Je jouai le jeu en sachant pertinemment que je ne pourrais pas deviner. Je tentai : des lingots d'or ? Tu n'y es pas du tout mais tu tiédis un peu parce que c'est quelque chose de grande valeur. Un manuscrit ancien ? Là tu commences à chauffer mais ce n'est pas ça. Alors je donnai ma langue au chat, ce qu'il attendait avec impatience.

IV

Matteo reprit le fil de son récit en prolongeant le suspense : comme je terminais l'emballage des livres, je perdis l'équilibre et heurtai un montant de la bibliothèque. Le choc fit légèrement bouger un panneau de bois. En essayant de le repositionner, je m'aperçus qu'il pouvait glisser sous celui d'à côté et découvris une serrure en bois qui ressemblait à un modèle que j'avais vu dans l'atelier de mon père. Sans clef je ne pus rien faire mais échafaudai un plan. Il me fallait d'abord savoir si le Comte savait que la bibliothèque dissimulait une cache. Je remis le panneau en place en prenant soin de disposer un peu de poussière dans une rainure du mécanisme. Lorsque j'eus terminé le travail de la journée, je fermai la bibliothèque et allai saluer Balestrazzi. Je glissai en riant, dans la conversation, que je n'avais pas trouvé de passage secret dans la bibliothèque. Le Comte s'en amusa et me répondit que s'il y en avait eu, il serait au courant. J'en déduisis qu'il ne connaissait pas l'existence de la cache. Son majordome qui avait assisté à notre échange, avait ri à son tour mais une anomalie s'était enregistrée dans mon cerveau et ce n'est qu'en reconstituant, le soir, image par image, cet échange, que me revint à la conscience le souvenir du très léger mouvement oculaire du majordome quand j'avais parlé de passage secret. Ce genre de réaction trahit souvent quelque chose qu'on voudrait cacher mais le corps trahit la pensée. Il était donc certainement au courant de quelque chose. Je revins le lendemain avec un outil spécial. Mon père m'avait appris à ouvrir des serrures avec cet outil. C'était un système de tiges fines coulissant les unes par rapport aux autres et réglables en longueur, qui permettait de s'adapter à toute forme de serrure. C'est ainsi que je pus faire glisser le panneau. La poussière avait été dispersée dans la rainure. Le majordome connaissait donc la cache.

L'ouverture ne m'avait pas pris plus d'une minute et m'avait permis de faire coulisser un deuxième panneau sur le fond épais de la bibliothèque de chêne. Une cavité était dissimulée derrière.

Mais tu n'as pas pu deviner, et pour cause, ce que je découvris. C'était un unique épais volume. Je le sortis. Le butin était exceptionnel. Nul besoin d'être expert pour le savoir et n'importe quel étudiant en histoire de l'art s'en serait rendu compte immédiatement. Voici donc la réponse que tu attends depuis tout à l'heure : non ce n'était pas des lingots d'or, ni des bijoux, c'était une l'édition *princeps* en Grec de L'œuvre d'Homère, celle qui avait été dérobée deux ans auparavant à la bibliothèque nationale de Rome. Il me fut difficile de réfléchir

tant mon cœur battait. Je dus respirer lentement pendant plusieurs minutes pour me remettre de cette émotion. Quand j'eus retrouvé mon calme, je rouvris la cache et m'emparai du livre, refermai le mécanisme puis le déposai délicatement sous une pile d'ouvrages au fond d'une caisse afin qu'on ne pût le voir, si d'aventure quelqu'un entrait. Evidemment le majordome entra. Le prétexte était justifié puisqu'il m'apportait, comme chaque matin un café et des *biscotti* aux amandes. Mais c'était plus tard, qu'il venait d'habitude. Il était donc nerveux et impatient de venir me surveiller et vérifier que la cache n'avait pas été ouverte. Il s'en approcha tout en me parlant et déposa le plateau sur le rayonnage en dessous du panneau. De sa main, il caressa le bois en me disant combien il trouvait belle cette bibliothèque réalisée sur mesure par un ébéniste qu'il me cita et dont il me montra la signature gravée dans le bois d'un montant. Nouvel indice que cet homme en savait long. Il sembla satisfait de son inspection et me laissa en faisant sourires et courbettes et sortit de la pièce. Matteo marqua de nouveau une pause et mangea quelques bouchées de viande et de pain puis nous resservit du vin avant de reprendre : ma découverte me rendait perplexe. Qui était vraiment le majordome et quelles complicités pouvait-il avoir pour être en possession de cet ouvrage d'une valeur inestimable ? Il ne pouvait intéresser que des musées ou un collectionneur délivrant qui cache ses collections à son profit seul. Mais dans ce cas, le collectionneur serait le majordome. Il était peu plausible qu'il eût l'érudition nécessaire pour goûter l'intérêt de ce trésor culturel. Il y avait donc un commanditaire et lui n'était qu'un des maillons dans une chaîne de malfaiteurs. La cache était dans ce cas provisoire et l'ouvrage attendait sagement que les malfrats aient trouvé le collectionneur qui pourrait payer l'ouvrage à un prix astronomique. Que devais-je faire ? Le dénoncer sans preuve à la police ? Tout simplement restituer l'ouvrage ? J'encourrais la foudre du majordome et de son commanditaire. C'était risquer ma vie. En parler à Aristote, c'était risquer la sienne. Je me résolus à m'enfuir avec le livre. Il fallait donc que je le dérobe à mon tour et que je disparaisse immédiatement. Mais où aller ? Une évidence surgit à ma pensée : j'irai à Rhodes. Xénophon contrairement à Aristote ne risquait pas de représailles, c'est du moins ce que je pensais. Quant à moi, quitte à encourrir des représailles, autant disposer d'une monnaie d'échange. Le lendemain, quand j'eus terminé ma mission, j'allai saluer le Comte. Mon bateau partait de Trieste dans la nuit et j'emménai avec moi l'ouvrage, étonné de pouvoir m'installer sans encombre dans le bateau. J'allais rejoindre Xénophon et lui demander conseil. La traversée jusqu'à Rhodes en passant par Corfou et la Crète fut merveilleuse. Il faisait beau et

j'avais l'impression de vivre une aventure extraordinaire. J'imaginai la fureur du majordome quand il aurait constaté la disparition de l'ouvrage.

V

Lorsque j'arrivai à Rhodes, 2 jours plus tard, il était cinq heures de l'après-midi. Je me rendis directement chez Xénophon qui m'accueillit à bras ouverts. Je lui fis aussitôt part de la situation. C'est dit-il, très dangereux ce que tu as fait mon garçon mais que ne ferait-on pour un tel livre, tu as fait le mieux du monde, et nous allons le lire ensemble. Après, nous aviserais. Il alla chercher une paire de gants de coton et nous regardâmes le livre, émerveillés par ce texte établi en 1488 à Florence par deux érudits Grecs. Nous nous installâmes dans le coin-salon de sa librairie, depuis devenue la mienne. Xénophon lisait dans le texte de Grec ancien et me faisait une traduction simultanée. Toute la nuit il me fit la lecture et mon excitation était telle que je ne m'endormis à aucun moment. Bien sûr j'avais lu L'Iliade et l'Odyssée mais dans un banal livre de notre époque. Dans de telles circonstances, c'était une joie extrême pour nous deux, dont Xénophon me remercia quand il eût fini la lecture. Mon voyage à Venise a ranimé une flamme, tu la ranimes une deuxième fois, bénis-toi Matteo ! Vois-tu, moi qui suis vieux et dont le chemin touche à sa fin, j'ai compris depuis La Grande Catastrophe, que le bonheur n'existe pas et qu'il faut savourer tous les moments de joie qui se présentent à nous. Matteo et toi vous m'en avez offert deux, coup sur coup. Pour moi c'est cela le bonheur : aller de joie en joie. Même quand les circonstances te font perdre espoir, une joie peut renaître à tout moment. Dors bien Matteo, nous lirons l'Odyssée dès que tu seras réveillé. Il était près de 6h du matin et je m'endormis immédiatement. Je dormis peu et trouvai à mon réveil Xénophon préparant du café. Il m'en apporta une tasse sur un de ces plateaux orientaux surmonté de trois branches et d'une poignée qu'on peut tenir d'une seule main. Il avait pris des photos du livre et me dit : ce sera un magnifique souvenir d'un moment exceptionnel car nous allons devoir le rendre. Oui, bien sûr, dis-je mais le plus tard possible, après l'avoir lu et relu, ce qui le fit rire car il voyait mon impatience de continuer notre lecture. De nouveau opéra la magie. Nous étions avec Homère, l'aïde contait les aventures d'Ulysse, nous ressentions une excitation joyeuse de cette longée dans le passé.

Nouvelle pause de Matteo. Le peu de grillade qui restait était froid. Nous terminâmes le Tzatziki et le pain grillé à l'huile d'olive en terminant le vin.

Il reprit son récit : ce n'est qu'après cette deuxième lecture, que nous terminâmes en milieu d'après midi sans avoir pensé à manger, que Xénophon me fit part de son inquiétude parce qu'il avait eu Aristote au téléphone. Ce

dernier lui avait fait part que deux policiers italiens me cherchaient. Aristote ne savait pas pourquoi j'avais disparu Les prétendus policiers l'avaient conduit à l'entrepôt et exigé qu'il ouvrît les caisses. Xénophon lui expliqua la situation lui conseilla de rester très prudent. Il le tiendrait au courant.

Le lendemain, des voisins de Xénophon, qui avait de longue date tissé son réseau relationnel, lui firent part que deux italiens recherchaient l'Italien. Xénophon dut leur expliquer que j'étais recherché par une mafia sicilienne. Aussitôt ses amis et voisins organisèrent un système de protection. L'enseigne de la librairie fut démontée, des panneaux de bois furent fixés sur toute la façade et on inscrivit dessus : A VENDRE. Un peu plus loin, sur la façade d'une maison désaffectée on suspendit l'enseigne et sur la devanture on fixa d'autres panneaux que ceux employés précédemment avec l'inscription : « la librairie est fermée pour quelques jours. En cas de besoin contacter le libraire au numéro de téléphone suivant *****». Une surveillance fut organisée depuis les maisons voisines. Le lendemain arrivèrent les deux hommes. Nous les photographîâmes afin de faire circuler leur photo. Puis quelques minutes après, le téléphone sonna. Un homme affable baratina une histoire de cousin vénitien qu'il recherchait parce qu'il avait hérité d'un vieil oncle. Xénophon leur confirma qu'il m'avait connu à Venise, sans plus. Xénophon m'exposa son plan pour la suite.

VI

Notre système de protection avait bien fonctionné mais les mafieux allaient rapidement découvrir le pot aux roses. Il nous fallait jouer plusieurs coups d'avance. Xénophon aimait le jeu d'Echecs, c'est lui qui m'en a transmis le goût mais malheureusement pas la maîtrise comme tu as pu t'en apercevoir. Xénophon m'expliqua son plan : je vais les recontacter en leur disant que tu viens juste de me solliciter, que tu m'as tout expliqué et que tu avais besoin d'argent pour t'enfuir. Enfin, que tu m'as vendu le livre à un prix dérisoire au regard de sa valeur. Je leur proposerai de le leur restituer pour ce prix, mis au courant par eux que tu l'avais dérobé. Dès qu'ils auront confirmé le rendez-vous, je contacterai mon ami le commissaire de police et lui ferai croire que les deux malfrats m'avaient proposé d'acheter le livre qu'ils avaient volé. Il pourrait donc les arrêter en flagrant délit et récupérer le livre qui serait restitué aux autorités italiennes. Les deux hommes auraient beau tenter de s'expliquer, ils ne parlaient qu'italien et le commissaire croirait Xénophon.

Matteo trouvait très plaisant de prendre les voleurs à leur propre jeu bien que ce fût sans pitié mais eux n'en auraient eu aucune pour lui s'ils l'avaient retrouvé. Le plan de Xénophon marcha au-delà de leurs espérances. Xénophon avait donné rendez-vous aux mafieux à 14 heures le jour dit, dans un kafénion réputé et leur avait offert un mezzé copieux, bien arrosé de Raki puis de vin blanc, en attendant l'heure convenue avec le commissaire pour le constat de flagrant délit. C'est seulement après cette mise en condition qu'il envoya un gamin récupérer le paquet contenant le livre, en sécurité chez Zorbas.

Xénophon prit son temps et surtout beaucoup de précautions pour ouvrir le paquet après avoir enfilé ses gants et imposé à ses interlocuteurs d'en faire autant. Mais les mafieux n'avaient que faire du livre qui n'était pour eux qu'une marchandise à récupérer. Ils vérifièrent juste sa conformité avec les informations qu'on leur avait données. Xénophon prit un malin plaisir à les mettre sur le grill, leur posant des questions sur ce qu'ils savaient du livre, de sa provenance, de son intérêt culturel et historique. Les deux hommes commençaient à s'agiter impatiemment sur leurs sièges et Xénophon leur tendit l'ouvrage. C'est à ce moment là que le commissaire et ses hommes armés envahirent le kafénion. Les mafieux se soumirent sans coup férir. On leur passa les menottes et tout fut fini en quelques secondes. Ils lancèrent des invectives à

Xénophon et le mirent en garde contre la vengeance de la mafia qui ne lâche jamais prise. Il devait s'attendre aux feux de l'enfer. Xénophon leur répondit que les livres l'avaient sauvé de La Grande Catastrophe et qu'ils seraient toujours ses meilleurs alliés contre le danger.

Matteo, fatigué, arrêta là le récit et nous nous donnâmes rendez-vous le lendemain matin dans sa librairie pour le petit déjeuner.

VII

Quand nous nous retrouvâmes, Matteo était en train de préparer un café grec, dont je ne connaissais que la version libanaise à la Cardamome, le *rakwa*. Ici m’expliqua Matteo c’est le *briki* du nom de la petite casserole qu’on met sur le feu après avoir mélangé le café finement moulu et le sucre dans l’eau froide. Le café ne doit pas bouillir, on le retire du feu juste avant quand il commence à mousser. Quand ce fut prêt il reprit son récit : les mafieux avaient raison. Il fallait se préparer au pire. Leur commanditaire dépossédé de « son » livre ne lâcherait prise qu’une fois Xénophon liquidé, moi, ils ne me connaissaient pas. Le commissaire promit une surveillance rapprochée et intensifia les rondes dans la vieille ville. Xénophon quant à lui prit la décision de déménager tous ses livres dans une maison éloignée. Je redevins un temps le manutentionnaire de Venise et de nombreux amis vinrent nous aider. La librairie fut vidée en quelques jours et les livres en sécurité.

Xénophon mit à profit le temps qui suivit, plein de moments émouvants malgré la menace quotidienne, pour me transmettre des informations et des préceptes qui me permettraient de prendre sa succession. Il m’avait pris en affection et, crois moi c’était réciproque. Il avait senti un apaisement profond, de trouver un successeur. Il fit un testament me léguant tout ce qu’il possédait, c’est à dire sa maison, ses livres et sa librairie.

Mais il restait encore à Xénophon une chose essentielle à me transmettre. Il me révéla le secret des souterrains de Rhodes et de la bibliothèque qui en constituait le cœur. Le réseau labyrinthique aménagé profondément sous la vieille ville débouchait sur une salle où étaient stockées les archives de l’Ordre des chevaliers de Saint Jean de Jérusalem. Après son expulsion de Terre sainte à la fin du XIII ème siècle, l’Ordre s’était replié à Rhodes en 1310. Les chevaliers créèrent pour l’époque une impressionnante puissance maritime, fer de lance de la Chrétienté contre les Sarrasins. Leur richesse devint considérable et leur mythique trésor dont la réalité n’a jamais été prouvé, existait ici aux yeux de Xénophon, c’était la bibliothèque. Une part des livres était constituée de délibérations et décrets politiques Certains ouvrages n’étaient que des livres de compte mais de magnifiques illustrations servaient à identifier des biens et des lieux afin d’expliciter leur contenu austère. Beaucoup d’autres étaient des récits de batailles maritimes abondamment illustrés. Nombre de recueils étaient par ailleurs des ouvrages religieux dont une collection de bibles. Beaucoup d’autres ouvrages étaient des recueils de réflexion des grands Maîtres de l’ordre successifs. Ils étaient particulièrement riches d’enluminures et luxueusement reliés. Tous avaient en commun la qualité de leurs reliures qui les rendaient capables de supporter les outrages du temps. C’étaient de solides grimoires lourds comme des pierres. La grande salle d’une hauteur impressionnante en

était couverte et de longues échelles permettaient d'accéder aux plus hauts d'entre eux.

Cet héritage des Hospitaliers était conservé et entretenu par Tagma, société secrète, dont le nom signifie l'Ordre en langue grecque. Tagma n'avait pour raison d'être que cette conservation. Il n'y avait plus de Grand-Maître mais uniquement un conservateur en chef. Xénophon en avait la fonction. La société secrète reposait sur une organisation inspirée des ordres franc-maçons. Le recrutement se faisait par cooptation et l'initiation durait un an pendant lequel l'impétrant conservait les yeux bandés dans la bibliothèque lors des réunions de lecture. Son cheminement dans le labyrinthe, se faisait les yeux pareillement bandés, accompagné de Frères. Aucun plan du labyrinthe n'existeit, le reproduire était interdit, seule la mémorisation des initiés permettait sa transmission. Aussi l'un des objectifs de l'initiation était-il la mémorisation du plan et l'apprentissage de l'orientation dans l'espace sans lumière. Une fois initié, la seule lumière sur laquelle on pouvait compter était celle des flambeaux que la tradition avait imposés mais tout Frère devait rester capable de faire les trajets dans le noir, tradition conservée depuis les Hospitaliers, pour des raisons de sécurité. Une fois par moi, chacun devait s'astreindre à un parcours jusqu'à la bibliothèque, seul et sans lumière.

Dans le contexte particulier de la menace mafieuse, l'Ordre autorisa à l'unanimité mon initiation accélérée. Je fis le parcours les yeux bandés des heures durant avec Xénophon et d'autres Frères. Après dix jours je réussis à refaire le trajet sans guide. Je fus alors déclaré initié et, à la fin de la cérémonie d'initiation dans la bibliothèque, Xénophon me délivra de mon bandeau. Une merveille éclata à mes yeux, le trésor de Tagma. Mon excitation était à son comble, je passai les gants que me tendit Xénophon et ouvris plusieurs livres sous les yeux attendris de mon Maître. Pendant ce temps les Frères préparèrent le Mezzé qui me permit de savourer ce double festin pour le corps et l'esprit en me remettant de l'émotion.

A la fin de la journée, de retour chez Xénophon, comme je lui demandai ce qu'il allait à présent se passer, il me répondit que la réussite de son plan nécessitait, que lui seul le connaisse.

VIII

Quand les mafieux revinrent, ils étaient cette fois au nombre de trois. Leur présence fut immédiatement détectée, le commissaire prévint Xénophon et les fit surveiller. Le réseau d'amis et voisins fonctionna de nouveau et rien de leurs allées et venues ne fut ignorée. Mais après une journée, les mafieux détectèrent à leur tour les filatures de la police et les déjouèrent. Leur premier acte fut d'incendier la librairie de nuit. C'est par le journal du lendemain qu'ils apprirent que la librairie avait été vidée et que nul blessé n'était à déplorer. Alors Xénophon mit en route son plan. Il se promena ostensiblement dans le quartier touristique afin de se faire remarquer des mafieux sans qu'ils puissent tenter quoi que ce soit dans la foule. Quand il fut établi qu'il était bien suivi par deux des mafieux, il accéléra le pas et les entraîna dans de petites rues pour les semer. Puis il attendait en s'arrangeant pour être de nouveau repéré. Et il continua son jeu pour ne pas les semer totalement tout en restant hors de portée de tir, afin de les entraîner vers l'entrée du souterrain sous le palais des Grands Maîtres des Chevaliers. C'est dans ce souterrain devenu inaccessible sauf par les autorités et, secrètement par les initiés de Tagma, que se situe l'entrée du labyrinthe ignorée des non-initiés. Avant d'y pénétrer, Xénophon m'appela depuis son smartphone : je devais le rejoindre avec les autres initiés dans la bibliothèque du labyrinthe deux heures plus tard. J'étais très inquiet pour lui mais son message me convainquit de ne rien faire qui pût entraver le bon déroulement de son plan. N'oublie jamais Matteo, me dit-il : je ne suis pas en danger dans la compagnie des livres, leur pouvoir est immense et méconnu, ils ont une vie que nous ignorons et peuvent nous la sauver. Les mafieux hésitèrent un moment et appellèrent en renfort leur complice qui les rejoignit un quart d'heure après avec des lampes.

Matteo interrompit son récit et m'expliqua qu'il avait dû reconstituer ce qu'il s'était ensuite passé.

Xénophon attendit en les observant et lorsqu'il entendit de nouveau ses poursuivants, il les entraîna dans le labyrinthe, les fit tourner en rond pendant plus d'une heure en s'amusant des jurons et imprécations qu'ils proféraient. De temps à autre il s'arrangeait pour faire un peu de bruit pour les remettre sur le chemin de la grande salle tout en gardant suffisamment d'avance. Arrivé dans la bibliothèque, il monta péniblement dans le noir en haut d'une échelle, et s'assit

essoufflé sur le dernier large rayon de bibliothèque à un emplacement libre entre des ouvrages. Les mafieux arrivèrent à leur tour et ne le repérèrent pas immédiatement. C'est parce qu'il s'adressa à eux en Italien du haut de son perchoir, qu'il fut repéré. Leurs balles ne l'atteignirent qu'après de multiples tirs croisés et contrairement à leur attente, le corps de Xénophon ne tomba pas mais des centaines de lourds grimoires déferlèrent sur eux, qui les écrasèrent inexorablement comme des cafards. Quand nous arrivâmes, les trois hommes étaient morts et les livres intacts. En revanche aucune trace de Xénophon. L'un de nous finit par apercevoir l'enveloppe posée à la place qu'il avait occupée parmi les livres. La lettre m'était adressée.

Matteo reprit son souffle et essuya les larmes qui commençaient de perler sur ses yeux. Il se mit à parler plus lentement. Xénophon, reprit-il est toujours avec moi dans la librairie. C'est inexplicable mais c'est comme s'il était devenu lui-même un livre. Mais tu veux certainement savoir ce que contenait la lettre.

J'acquiesçai bien évidemment. Il alla la chercher sur son bureau et me la tendit : lis-la, moi je ne peux plus.

Matteo, mon fils spirituel, si j'étais bouddhiste, tu serais ma réincarnation. Grâce à toi et Aristote, j'ai vécu deux moments d'exaltation, de joie et d'amour ; je me suis senti revivre.

J'ai gardé ma vie durant le souvenir épouvantable de La Grande Catastrophe mais les livres m'ont permis de ne pas sombrer dans la mélancolie. Pour autant, je n'ai jamais rien oublié de l'horreur. Le moindre détail reste gravé dans ma mémoire. Après Venise, tu es arrivé avec la magnifique fraîcheur d'un jeune amoureux des livres et ton magnifique larcin. Deux intenses bonheurs se sont succédés : les délicieux moments passés avec Aristote et toi à Venise, puis notre lecture à haute voix du Princeps de l'œuvre du plus grand écrivain de tous les temps.

Mais vois-tu, je suis âgé et préfère partir dans la joie. Je n'en aurais jamais pu vivre d'aussi intenses. J'ai donc décidé de provoquer ma disparition en faisant d'une pierre trois coups : supprimer les mafieux, partir dans la joie et te protéger. Tu vois pourquoi tu ne devais pas être mêlé à mon plan. Il ne fallait pas que les cafards puissent t'identifier.

Matteo, mon fils, fais vivre la librairie et continue d'aimer les livres, ils ne déçoivent jamais. Depuis que j'ai découvert qu'ils ont une vie propre et des pouvoirs puissants contre le mal, je m'en vais en te laissant en de bonnes mains. Aujourd'hui c'est ton tour d'être sauvé par les livres.